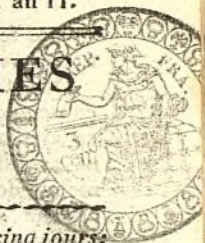


JOURNAL DES DAMES

ET DES MODES.



Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

A U R É D A C T E U R.

Sur le Vieillard et les Jeunes gens.

Tandis que tous les journaux s'évertuent pour faire l'éloge de la pièce nouvelle, votre silence à ce sujet, M. le Rédacteur, vous fait infiniment d'honneur dans tous les cercles à la mode : mais peut-être eût-il été plus courageux de votre part de briser quelques lances en faveur des jeunes gens du jour, que les auteurs et les journalistes prennent à tâche d'attaquer à tout propos. Pour en revenir à la comédie qui attire en ce moment la foule et fait le sujet de toutes les conversations, je vous demande, Monsieur, si ce n'est pas un portrait de fantaisie, plutôt que le tableau de ce qui se passe dans le monde moderne : et d'abord, Monsieur, où trouveroit-on un vieillard aussi galant, aussi délicat, aussi courageux, et sur-tout aussi désintéressé que ce M. de Naudé, le héros de Louvois ? On voit souvent de vieux avares, de vieux grondeurs, de vieux rabacheurs, et même de vieux amateurs du beau sexe; mais jamais on ne trouveroit l'homme de soixante ans offrant des roses, des sermons, des madrigaux, et sa fortune pour le compte d'un autre. On remarque, dit-on, depuis quelque tems, que les enfans se glissent de trop bonne heure dans la société, et à peine à quinze ans veulent être des hommes. Eh bien, je suis franc, moi, je conviens du fait : mais répliquons aux observateurs par une observation aussi judicieuse. C'est que si les jeunes gens veulent être vieux avant que de l'être, les vieux veulent aussi être jeunes plus long-tems qu'ils ne le sont ; et cette dernière remarque s'applique plus particulièrement aux vieillards du jour. Voilà, je crois, de la justice.

Quant au protégé du vieillard, je n'en parle pas; ce n'est pas un homme cela. Quels talens lui prête-t-on ; quelles qualités, quels agrémens, pour s'être attiré tant de bienveillance de la part de M. de Naudé ? Il me semble qu'il ne suffiroit pas qu'il écrivit comme un commis, mais qu'il montât à cheval comme *Franconi*, qu'il se mit comme *Garat*, ou qu'il dansât comme *Vestris*. Pas du tout ; il se borne à venir *pleurnicher* en scène, à soupirer, à filer le parfait auprès de sa belle. Je vous avertis d'une chose ; c'est que cette jeune personne de comédie ne ressemble à aucune

de nos femmes du monde ; car, si nous les attaquions de la sorte, nous serions sûrs de ne pas réussir.

Quant au style des jeunes gens de cette pièce, je ne peux en conscience que le blâmer et le trouver trop naïf : comment donc, ce vieillard les accable de morale, de bons raisonnemens, et ils ne savent pas bouleverser toute sa logique à l'aide de quelques mots à double sens. Tenez, moi qui vous parle, pour fermer la bouche sans réplique à ce vieillard si fin, il m'eût suffi d'un calembourg dans le genre de ceux que je fais journellement. La pièce est, dit-on, élégamment versifiée et purement écrite : mais de bonne-foi, qu'importe au parterre ? ce n'est pas de son ressort : nous étions là au moins cinquante jeunes-gens à la première représentation, qui ne comprenions rien à certains vers qu'on a tant admirés et tant applaudis : ce sont les traits, les pointes, les équivoques que nous sommes en état de juger, nous ; le reste regarde certaine classe de l'Institut qui veille au dépôt sacré de la grammaire.

Je veux bien passer aussi sous silence toutes les bévues qu'ont commis les trois acteurs chargés du rôle des jeunes gens. En effet, que n'aurois-je pas à dire, si je voulois m'en mêler ! Le plus jeune portoit de la poudre avec une perruque à queue, fi... c'est vieux.... il y a au moins trois ans que ce n'est plus la mode, et puis des boucles ! ah ! je ne peux m'empêcher d'en rire, il portoit des boucles rondes et à brillans comme les petits maîtres de 89 ; tandis que, vous le savez, on ne sauroit porter que des boucles longues et à *cordes de puits*. Vous voyez bien que ce sont-là des fautes affreuses. L'autre portoit un toupet en grecque ; il avoit la taille de son habit sur les talons et des boutons bombés. Ah ! Monsieur le Rédacteur, convenez-en, ce n'est pas là la mise ; et puis on dit qu'il y a du goût dans la pièce !

Quant à *Closel*, patience, du moins son habit sembloit-il être fait par *Catel*. Du moins sa perruque étoit-elle passable, et ses souliers à façon anglaise ; mais sa culotte, quoique de casimir, avoit un très-grand défaut, elle étoit sans attache et ne bouttonnoit pas sur le devant.

Voilà, Monsieur le Journaliste, voilà ce que vous auriez dû critiquer dans la pièce ; voilà ce que vous auriez dû répondre aux éloges excessifs qu'on lui prodigue à l'envi de tous côtés, et je vous assure que votre article eut produit une grande sensation, et eut peut-être empêché vingt jeunes gens et autant de petites maitresses d'aller se gâter à une pareille école.

Vigny s'étoit costumé comme un élégant de l'ancien régime, comme *Molé*, *Molé* que je trouvois passable, mais qui avoit aussi le pitoyable défaut de ne pas se mettre à la mode. Voilà, Monsieur, voilà ce que j'ai observé dans la comédie de M. Colin, et voilà les fautes essentielles que je vous somme de relever dans votre Journal, à son nom des arts, du bon ton et de la mode.

Un Jeune Homme de seize ans.

L' H I S T O I R E.

(Mot donné.)

Air : *A voyager passant sa vie.*

Lucas aime beaucoup Fanchette ;
 Il est tendre , assidu , galant ;
 Et , comme elle est jeune et coquette ,
 Elle croit tout ce qu'il lui ment ,
 Le moyen de ne pas le croire !
 Il dit si bien ce qu'il lui dit :
 Mais c'est sur-tout dans une *histoire*
 Qu'il sait mettre le plus d'esprit.

Aussi pour plaire à sa Fanchette ,
 Pour obtenir un doux retour ,
 Lucas de mainte historiette
 La régale le long du jour ;
 C'est qu'il a beaucoup de mémoire....
 Mais souvent on dit au berger :
 » Pour me plaire il faut une *histoire*
 » Qui m'amuse sans m'effrayer.

» Un jour le roi des Deux-Siciles
 » (C'étoit un roi du tems jadis),
 » Maria quatre-vingt-dix filles
 » Avec quatre-vingt-neuf maris :
 » Or, voici que la nuit est noire....
 Mais Fanchette dit à Lucas :
 » N'avez-vous pas une autre *histoire*
 » Qui m'amuse et n'effraye pas ! »

» Un jour dans les yeux de Nanette
 » Sa mère lit de l'embarras ;
 » Elle soupçonne la pauvrette ,
 » Qui pleure et ne s'en défend pas :
 » Bientôt le cas devient notoire....
 Mais Fanchette dit au berger :
 » N'avez-vous pas une autre *histoire*,
 » Qui m'amuse sans m'effrayer ! »

» Un jour la sournoise Araminthe
 » S'allarme au sujet d'un absent ;
 » Peu d'espoir et beaucoup de crainte
 » La mènent chez un négromant ;
 » Le sorcier ouvre son grimoire....
 Mais Fanchette dit à Lucas :
 » N'avez-vous pas une autre *histoire*
 » Qui m'amuse et n'effraye pas ! »

» Au dieu d'amour un jour Glycère
 » Fit certain vœu qu'à dix-huit ans
 » Il est plus facile de faire
 » Que de s'y conformer long-tems :
 » Elle eut pourtant la triste gloire....
 Mais Fanchette dit au berger :

« N'avez-vous pas une autre *histoire*,
« Qui m'amuse sans m'effrayer ! »

« Un jour Zéphyr caressoit rose,
« Et la pressoit contre son cœur ;
« Amour envain lui disoit : Ose....
« Jeune et timide il avoit peur ;
« L'innocent ne vouloit pas croire.... »

Mais Fanchette dit à Lucas :

« Vraiment j'aime assez cette *histoire* ;
« Mais pourquoi donc n'osoit-il pas ! »

« Il est un pays sur la terre,
« Où l'on dit que trois fois par jour
« Chaque berger à sa bergère
« Fait l'histoire de son amour ;
« Puis, lorsque la nuit devient noire.... »
Fanchon sourit, et le berger
A compris que c'est là l'*histoire*
Qui l'amuse sans l'effrayer.

N. C. à Gand.

Troisième Lettre à M. de Ségur, sur les Femmes.

Savez-vous, Monsieur, ce qu'on trouvera de plus singulier dans votre ouvrage ? C'est la brièveté du chapitre sur l'amour. Ce sera d'ailleurs un sujet de regret ; car ce chapitre est un des mieux pensés et des mieux écrits de l'ouvrage. Mais, Monsieur, dans trois volumes sur les femmes, six pages seulement pour l'amour ! Je ne sais si c'est assez pour vous ; mais en vérité, c'est faire bien peu pour lui et pour elles. Vous ne l'avez pas oublié sans doute ; l'amour est, à ce qu'on prétend, l'histoire de la vie des femmes. Un homme l'a dit du moins, et nous l'avons toutes répété ; car chacune de nous, en se défendant le plus qu'elle peut en particulier d'être soumise à l'empire de l'amour, aime assez à faire entendre qu'il a une grande influence sur la destinée générale de son sexe. Cet aveu, qui n'engage à rien, offre toujours une sorte d'espérance, que la femme qui veut plaire n'est pas fâchée de pouvoir donner sans se compromettre ; pour celle qui aime, c'est un nouveau degré d'importance attaché au sentiment qui l'occupe ; celle qui résiste sait en tirer pour elle un mérite de plus, et celle qui cède une excuse.

Cependant, je vous en demande pardon, Mesdames, c'est un axiôme que je n'adopterai pas s'il vous plait ; ce seroit une histoire trop tôt finie que la nôtre. A quarante ans n'être plus bonnes à rien ! Eh ! c'est l'âge où nous commençons à être propres à tout. Nous arrivons tard à l'âge de raison ; tant de choses nous retiennent en route ! et quand nous y sommes parvenues, dé trompées plutôt que détachées des illusions de la vie, nous en conservons ce qu'elles avoient de réel, c'est-à-dire le sentiment qui nous les rendoit chères. Un homme ne se guérit des passions que par l'in-

différence ou l'égoïsme ; mais il faut toujours qu'une femme aime quelque chose , son mari , un amant , son chien ou sa femme-de-chambre. Un vieillard est gouverné par ses domestiques , une vieille femme les aime : c'est ce besoin d'aimer qui s'attache où il peut , qui se reproduisant sous mille formes dans la vie des femmes , compose leur caractère et leur destinée ; c'est la base de l'amour maternel , le plus parfait de tous les sentimens ; parce que , comme vous l'observerez très-bien , Monsieur , c'est de tous le plus conforme à la nature des femmes , le plus analogue à leur caractère. Cette dévotion passionnée , cette charité exaltée , dont les femmes ont donné tant d'exemples , ne sont que des modifications de ce même sentiment qui anime leur existence. Dans sa jeunesse , il fut l'amour ; il a vieilli et n'en vaut que mieux : moins concentré sur un seul objet , il sert de lien à plusieurs ; c'est par lui qu'une femme devient l'être nécessaire à tout ce qui l'environne ; c'est par lui que , jusqu'à son dernier souffle , déjà presque sans vie , mais toujours occupée des autres , une mère de famille semble être l'ame de ce corps , tout prêt à se dissoudre aussi tôt qu'elle aura cessé d'exister.

C'est lui qui soutient nos forces comme notre activité , nous donne une existence plus longue et plus entière. Voyez ce vieillard étendu dans son fauteuil : il végète , il vit à peine ; s'il sent son existence , c'est par le mécontentement et l'humeur ; s'il parle , c'est pour se plaindre : près de lui sa vieille femme attentive , occupée , prévient ses besoins , écoute ses plaintes , devine ses caprices ; elle seule sait arranger l'oreiller qui soutient sa tête , ou le coussin sur lequel repose son pied malade ; c'est elle qui a inventé ce meuble , au moyen duquel elle rassemble autour de lui tout ce qui sert à ses habitudes ; et ce vêtement chaud , c'est pour lui qu'elle le travaille avec tant d'activité.

Sans doute l'objet de tant de soins , de tant de zèle fut aussi celui des plus doux sentimens de son cœur : heureuse des souvenirs qu'elle lui doit , elle trouve encore dans les soins qu'elle lui rend le seul plaisir qu'elle puisse goûter au monde. Point du tout ; jeune , aimable et beau , il fut malheureux par elle : elle eut des goûts contraires aux siens , des sentimens qui l'égarèrent loin de lui. Il ne lui demandoit alors qu'un bonheur qu'elle eût partagé ; maintenant ce sont des sacrifices qu'il exige , et elle semble ne vivre plus que pour la vieillesse de celui dont la jeunesse n'a pu fixer ses desirs.

C'est donc , et bien heureusement pour vous , lorsque vous valez déjà moins , que nous commençons à valoir quelque chose. L'âge de l'amour est passé pour tous deux , et j'ai presque toujours vu l'amour et sur-tout le besoin de plaire donner aux femmes autant de défauts qu'il en ôtoit aux hommes. L'âge de l'amitié commence : oui , Monsieur , de l'amitié. Nous ne sommes pas , dites-vous , capables de la sentir ; c'est pour le délire des passions que nous sommes faites ; eh , bon Dieu ! du délire ! cela nous enlaidiroit furieusement. D'ailleurs , je vous le demande

encore , ne sommes-nous donc femmes que jusqu'à quarante ans ? A cet âge , vous nous permettez l'amitié ; ce me semble , mais seulement comme la suite de l'amour ; et alors il faut être juste , vous nous supposez capables d'un sentiment plus désintéressé que l'amitié. Comment , Monsieur , pour qu'un homme fût bien heureux , il lui faudroit , dites-vous , *une maîtresse charmante et fidelle , et pour amie une femme qui auroit eu de la tendresse pour lui*. Quoi ! rien que cela ! Et pour qui , je vous prie , seroit de votre côté la fidélité ? Seroit-ce pour cette maîtresse charmante et fidelle qui ne seroit pas votre amie , ou pour cette amie à qui une maîtresse , charmante à la vérité , ce qui est bien consolant pour une femme , enleveroit une grande partie de vos pensées , de vos soins et de vos affections ? J'en suis fâché pour le bonheur des hommes qui ont une amie , et à qui il faut encore des maîtresses fidelles ; mais je ne leur conseillerois pas trop , sur votre parole , de croire à la possibilité d'une pareille réunion. Une amitié du genre de celle dont vous parlez exige bien quelques sacrifices , et peut-être les vaut-elle ; mais ce n'est pas à elle que l'on fera pardonner de trop fortes négligences ; elle n'a pas l'indulgence de l'amitié ordinaire ; elle n'a plus la foiblesse de l'amour ; elle a conservé de ce sentiment qu'elle remplace , la délicatesse , l'inquiette et active sensibilité qui le caractérisent. Elle ne se laissera pas enlever pour un seul instant des droits qu'elle n'auroit plus les moyens de recouvrer ; dévouée comme l'Amour , elle est jalouse comme lui ; sans cela seroit-elle aussi tendre ?

LES OIES,

CHANSONNETTE.

Air : *Des fraises*.

Des Chansonniers damoiseaux
J'abandonné les voies ;
Quittant bosquets et réseaux ,
Je chante , au lieu des oiseaux ,
Les Oies.

(ter)

Rosignol ! en vain , là-bas ,
Ton gosier se déploie ;
Malgré tes brillans appas ,
En broche , tu ne vaux pas
Une Oie !

(ter)

Strasbourg tire vanité
De ses parcs de foies ;
Cette superbe cité
Ne doit sa prospérité
Qu'aux Oies.

(ter)

On peut faire un bon repas
D'ortolans , de lamproies ;

Mais Paris n'en produit pas,
Et j'y trouve à chaque pas
Des Oies. (ter)

Où, chez nous, mon cher Lecteur,
Il faudra que tu voies
A la table d'un auteur,
D'un traitant, ou d'un traiteur
Des Oies. (ter)

Si Thémis seule est pour toi,
Plaideur, tu te fourvoies;
Patelin prouve pour moi
Qu'il faut à nos gens de loi
Des Oies. (ter)

Rome, en tes dangers pressans,
Les gens que tu soudoies,
Ces guerriers si menaçans,
Un jour périssent tous, sans
Les Oies. (ter)

Les Grecs d'un commun aveu
S'ennuyoient devant Troie;
Pour les amuser un peu,
Ulysse inventa le jeu
De l'Oie. (ter)

Sur son aigle au vol brutal
Jupiter nous foudroie;
Il nous feroit moins de mal
S'il choisissoit pour cheval
Une Oie. (ter)

Muse, je veux m'arrêter,
Au diable tu m'envoies;
N'ayant personne à fêter,
C'est assez long-tems chanter
Les Oies. (ter)

ARMAND-GOUTTÉ.

CHARADE.

Lecteur, c'est lorsque mon dernier
Trop lentement fait mon premier,
Que tu recherches mon entier.

Le mot du Logogriphe inséré dans le numéro dernier, est
Mode.

Les Portraits, par J. S. Quesné. Vol in-8°. de 180 pages.
A Paris, chez Lenormant, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxer-
rois, n°. 42. Prix 5 fr. et port franc, 5 fr. 60 cent.

M O D E S.

Une fête a enfin eu lieu à *Frascati* ; dans la crainte de la pluie, les élégantes de haut parage, ne s'y étoient rendues la plupart qu'en demi-parure. Les capotes de Florence et d'organdie, les chapeaux de paille bordés de chiffons et les voiles de dentelle y étoient beaucoup plus communs que les coëffures en cheveux. Presque pas une femme élégante qui n'eût une fraise chiffonnée autour du col. Après les robes et les tuniques blanches, les plus communes étoient celles de crêpe noir.

Chaque jour, les capotes d'organdie deviennent plus ridiculement profondes ; leur dimension actuelle est triple de celle des coëffures ordinaires. Les rubans de taffetas rayés à carreaux et les rubans unis gros-vert ou bleu-barbeau, sont ceux qui ont le plus de vogue. Sur le milieu de ces derniers est quelquefois cousue une gance plate, de paille jaune. Les chapeaux de paille jaune ont le dessus bombé ; au lieu de rubans, on met quelquefois sur les bords de l'organdie pour garniture. La mode de porter un fichu de couleur suspendu au col, ne se passe point, non-plus que celle de garnir les juives en chicorée. Les juives de couleur sont actuellement aussi communes que les blanches. Il n'est pas rare de voir des manches blanches avec un corsage de couleur. On porte des gants longs de batiste, non-seulement en blanc, mais en rose, en chamois, en jaune serin et en couleur de chair. Le tulle brodé s'emploie si généralement qu'on en fait des ridicules. C'est actuellement le tour des grisettes de se faire tondre et d'aller tête nue.

— Les élégans portent, à l'ordinaire, bas de soie blancs, culotte de nankin et guêtres de nankin. Les guêtres sont comme l'ont été long-tems les bottes, taillées en cœur sur le devant de la jambe. Quelquefois les bas sont d'un blanc bleu ; il en est de même du jabot, qui se plisse toujours à plis ronds.

EXPLICATION DE LA GRAVURE, N^o. 478.

Les cornettes, les toquets et les béguins de tulle brodé continuent d'être à la mode ; les lingères en ont repetissé le fond depuis que les têtes sont tondues. Sur la nuque pointillent quelques cheveux : une grosse touffe rejette le toquet en arrière. La bride passe sur les joues au lieu d'être sous le menton. Une ceinture qui fait partie de la taille de la robe, se serre par-derrière, quelquefois avec plusieurs boutons, souvent avec un seul. Cette fraise est des plus petites que l'on porte actuellement.

Le N^o. 89 de la collection de *Meubles et Objets de goût*, vient de paraître ; il contient quatre colliers.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, au citoyen La Mésangère, rue Montmartre, n^o. 152, près celle du Mail, vis-à-vis le café de la Victoire.